



**Edition numérique bilingue (français/anglais)**

**Observatoire situationniste, mars 2022.**

**Bilingual digital edition (French/English)**

**Situationist Observatory, March 2022.**

# GUY DEBORD

## La planète malade.

Texte rédigé pour le n°13 – jamais paru - de la revue Internationale situationniste.

La « pollution » est aujourd’hui à la mode, exactement de la même manière que la révolution (*note pour cette édition numérique : cette mode-là s’est démodée. La révolution a disparu du spectacle, qui croit qu’elle a disparu*) : elle s’empare de toute la vie de la société, et elle est représentée illusoirement dans le spectacle. Elle est bavardage assommant dans une pléthore d’écrits et de discours erronés et mystificateurs, et elle prend tout le monde à la gorge dans les faits. Elle s’expose partout en tant qu’idéologie, et elle gagne du terrain en tant que processus réel. Ces deux mouvements antagonistes, le stade suprême de la production marchande et le projet de sa négation totale, également riches de contradictions en eux-mêmes, grandissent ensemble. Ils sont les deux côtés par lesquels se manifeste un même moment historique longtemps attendu, et souvent prévu sous des figures partielles inadéquates : l’impossibilité de la continuation du fonctionnement du capitalisme.

L’époque qui a tous les moyens techniques d’altérer absolument les conditions de vie sur toute la Terre est également l’époque qui, par le même développement technique et scientifique séparé, dispose de tous les moyens de contrôle et de prévision mathématiquement indubitable pour mesurer exactement par avance où mène – et vers quelle date – la croissance automatique des forces productives aliénées de la société de classes : c’est-à-dire pour mesurer la dégradation rapide des conditions mêmes de la survie, au sens le plus général et le plus trivial du terme. Tandis que des imbéciles passésistes dissertent encore sur, et contre, une critique esthétique de tout cela, et croient se montrer lucides et modernes en affectant d’épouser leur siècle, en proclamant que l’autoroute ou Sarcelles ont leur beauté que l’on devrait préférer à l’inconfort des « pittoresques » quartiers anciens, ou en faisant gravement remarquer que l’ensemble de la population mange mieux, en dépit des nostalgiques de la bonne cuisine, déjà le problème de la dégradation de la totalité de l’environnement naturel et humain a complètement cessé de se poser sur le plan de la prétendue qualité ancienne, esthétique ou autre, pour devenir radicalement le problème même de la possibilité matérielle d’existence du monde qui poursuit un tel mouvement. L’impossibilité est en fait déjà parfaitement démontrée par toute la connaissance scientifique séparée, qui ne discute plus que de l’échéance ; et des palliatifs qui pourraient, si on les appliquait fermement, la reculer légèrement. Une telle science ne peut qu’accompagner vers la destruction le monde qui l’a produite et qui la tient ; mais elle est forcée de le faire avec les yeux ouverts. Elle montre ainsi, à un degré caricatural, l’inutilité de la connaissance sans emploi. On mesure et on extrapole avec une précision excellente l’augmentation rapide de la pollution chimique de l’atmosphère respirable ; de l’eau des rivières, des lacs et déjà des océans, et l’augmentation irréversible de la radioactivité accumulée par le développement pacifique de l’énergie nucléaire ; des effets du bruit ; de l’envahissement de l’espace par des produits en matières plastiques qui peuvent prétendre à une éternité de dépotoir universel ; de la natalité folle ; de la falsification insensée des aliments ; de la lèpre urbanistique qui s’étale toujours plus à la place de ce que furent la ville et la campagne ; ainsi que des maladies mentales – y compris les craintes névrotiques et les hallucinations qui ne

sauraient manquer de se multiplier bientôt sur le thème de la pollution elle-même, dont on affiche partout l'image alarmante – et du suicide, dont les taux d'expansion recourent déjà exactement celui de l'édification d'un tel environnement (pour ne rien dire des effets de la guerre atomique ou bactériologique, dont les moyens sont en place comme l'épée de Damoclès, mais restent évidemment évitables).

Bref, si l'ampleur et la réalité même des « terreurs de l'An Mil » sont encore un sujet controversé parmi les historiens, la terreur de l'An Deux Mille est aussi patente que bien fondée ; elle est dès à présent certitude scientifique. Cependant, ce qui se passe n'est rien de foncièrement nouveau : c'est seulement la fin forcée du processus ancien. Une société toujours plus malade, mais toujours plus puissante, a recréé partout concrètement le monde comme environnement et décor de sa maladie, en tant que planète malade. Une société qui n'est pas encore devenue homogène et qui n'est pas déterminée par elle-même, mais toujours plus par une partie d'elle-même qui se place au-dessus d'elle, qui lui est extérieure, a développé un mouvement de domination de la nature qui ne s'est pas dominé lui-même. Le capitalisme a enfin apporté la preuve, par son propre mouvement, qu'il ne peut plus développer les forces productives ; et ceci non pas quantitativement, comme beaucoup avaient cru le comprendre, mais qualitativement. Cependant, pour la pensée bourgeoise, méthodologiquement, seul le quantitatif est le sérieux, le mesurable, l'effectif ; et le qualitatif n'est que l'incertaine décoration subjective ou artistique du vrai réel estimé à son vrai poids. Pour la pensée dialectique au contraire, donc pour l'histoire et pour le prolétariat, le qualitatif est la dimension la plus décisive du développement réel. Voilà bien ce que, le capitalisme et nous, nous aurons fini par démontrer.

Les maîtres de la société sont obligés maintenant de parler de la pollution, et pour la combattre (car ils vivent, après tout, sur la même planète que nous ; voilà le seul sens auquel on peut admettre que le développement du capitalisme a réalisé effectivement une certaine fusion des classes) et pour la dissimuler : car la simple vérité des nuisances et des risques présents suffit pour constituer un immense facteur de révolte, une exigence matérialiste des exploités, tout aussi vitale que l'a été la lutte des prolétaires du XIXe siècle pour la possibilité de manger. Après l'échec fondamental de tous les réformismes du passé – qui tous aspiraient à la solution définitive du problème des classes -, un nouveau réformisme se dessine, qui obéit aux mêmes nécessités que les précédents : huiler la machine et ouvrir de nouvelles occasions de profit aux entreprises de pointe. Le secteur le plus moderne de l'industrie se lance sur les différents palliatifs de la pollution, comme sur un nouveau débouché, d'autant plus rentable qu'une bonne part du capital monopolisé par l'État y est à employer et manœuvrer. Mais si ce nouveau réformisme a d'avance la garantie de son échec, exactement pour les mêmes raisons que les réformismes passés, il entretient vis-à-vis d'eux cette radicale différence qu'il n'a plus le temps devant lui.

Le développement de la production s'est entièrement vérifié jusqu'ici en tant qu'accomplissement de l'économie politique : développement de la misère, qui a envahi et abîmé le milieu même de la vie. La société où les producteurs se tuent au travail, et n'ont qu'à en contempler le résultat, leur donne franchement à voir, et à respirer, le résultat général du travail aliéné en tant que résultat de mort. Dans la société de l'économie surdéveloppée, tout est entré dans la sphère des biens économiques, même l'eau des sources et l'air des villes, c'est-à-dire que tout est devenu le mal économique, « reniement achevé de l'homme » qui atteint maintenant sa parfaite conclusion matérielle. Le conflit des forces productives modernes et des rapports de production, bourgeois ou bureaucratiques, de la société capitaliste est entré dans sa phase ultime. La production de la non-vie a poursuivi de plus en plus vite son processus linéaire et cumulatif ; venant de franchir un dernier seuil dans son progrès, elle produit maintenant directement la mort.

La fonction dernière, avouée, essentielle, de l'économie développée aujourd'hui, dans le monde entier où règne le travail-marchandise, qui assure tout le pouvoir à ses patrons, c'est la production des emplois. On est donc bien loin des idées progressistes du siècle précédent sur la diminution possible du travail humain par la multiplication scientifique et technique de la productivité, qui était censée assurer toujours plus aisément la satisfaction des besoins antérieurement reconnus par tous comme réels, et sans altération fondamentale de la qualité même des biens qui se trouveraient disponibles. C'est à présent pour produire des emplois, jusque dans les campagnes vidées de paysans, c'est-à-dire pour utiliser du travail humain en tant que travail aliéné, en tant que salariat, que l'on fait tout le reste ; et donc que l'on menace stupidement les bases, actuellement plus fragiles encore que la pensée d'un Kennedy ou d'un Brejnev, de la vie de l'espèce.

Le vieil océan est en lui-même indifférent à la pollution ; mais l'histoire ne l'est pas. Elle ne peut être sauvée que par l'abolition du travail-marchandise. Et jamais la conscience historique n'a eu autant besoin de dominer de toute urgence son monde, car l'ennemi qui est à sa porte n'est plus l'illusion, mais sa mort.

Quand les pauvres maîtres de la société dont nous voyons le déplorable aboutissement, bien pire que toutes les condamnations que purent fulminer autrefois les plus radicaux des utopistes, doivent présentement avouer que notre environnement est devenu social ; que la gestion de tout est devenue une affaire directement politique, jusqu'à l'herbe des champs et la possibilité de boire, jusqu'à la possibilité de dormir sans trop de somnifères ou de se laver sans souffrir d'allergies, dans un tel moment on voit bien aussi que la vieille politique spécialisée doit avouer qu'elle est complètement finie. Elle est finie dans la forme suprême de son volontarisme : le pouvoir bureaucratique totalitaire des régimes dits socialistes, parce que les bureaucrates au pouvoir ne se sont même pas montrés capables de gérer le stade antérieur de l'économie capitaliste. S'ils polluent beaucoup moins – les États-Unis à eux seuls produisent 50 % de la pollution mondiale –, c'est parce qu'ils sont beaucoup plus pauvres. Ils ne peuvent, comme par exemple la Chine, en y bloquant une part disproportionnée de son budget de misère, que se payer la part de pollution de prestige des puissances pauvres ; quelques redécouvertes et perfectionnements dans les techniques de la guerre thermonucléaire, ou plus exactement de son spectacle menaçant. Tant de pauvreté, matérielle et mentale, soutenue par tant de terrorisme, condamne les bureaucraties au pouvoir. Et ce qui condamne le pouvoir bourgeois le plus modernisé, c'est le résultat insupportable de tant de richesse effectivement empoisonnée. La gestion dite démocratique du capitalisme, dans quelque pays que ce soit, n'offre que ses élections-démissions qui, on l'a toujours vu, ne changeaient jamais rien dans l'ensemble, et même fort peu dans le détail, à une société de classes qui s'imaginait qu'elle pourrait durer indéfiniment. Elles n'y changent rien de plus au moment où cette gestion elle-même s'affole et feint de souhaiter, pour trancher certains problèmes secondaires mais urgents, quelques vagues directives de l'électorat aliéné et crétinisé (USA, Italie, Angleterre, France). Tous les observateurs spécialisés avaient toujours relevé – sans trop s'embarrasser à l'expliquer – ce fait que l'électeur ne change presque jamais d'« opinion » : c'est justement parce qu'il est l'électeur, celui qui assume, pour un bref instant, le rôle abstrait qui est précisément destiné à l'empêcher d'être par lui-même, et de changer (le mécanisme a été démonté cent fois, tant par l'analyse politique démystifiée que par les explications de la psychanalyse révolutionnaire). L'électeur ne change pas davantage quand le monde change toujours plus précipitamment autour de lui et, en tant qu'électeur, il ne changerait même pas à la veille de la fin du monde. Tout système représentatif est essentiellement conservateur, alors que les conditions d'existence de la société capitaliste n'ont jamais pu être conservées : elles se modifient sans interruption, et toujours plus vite, mais la décision – qui est toujours finalement décision de laisser faire le processus même de la production marchande – est entièrement laissée à des spécialistes publicistes ; qu'ils soient

seuls dans la course ou bien en concurrence avec ceux qui vont faire la même chose, et d'ailleurs l'annoncent hautement. Cependant, l'homme qui vient de voter « librement » pour les gaullistes ou le PCF, tout autant que l'homme qui vient de voter, contraint et forcé, pour un Gomulka, est capable de montrer ce qu'il est vraiment, la semaine d'après, en participant à une grève sauvage ou à une insurrection.

La soi-disant « lutte contre la pollution », par son côté étatique et réglementaire, va d'abord créer de nouvelles spécialisations, des services ministériels, des jobs, de l'avancement bureaucratique. Et son efficacité sera tout à fait à la mesure de tels moyens. Elle ne peut devenir une volonté réelle, qu'en transformant le système productif actuel dans ses racines mêmes. Et elle ne peut être appliquée fermement qu'à l'instant où toutes ses décisions, prises démocratiquement en pleine connaissance de cause, par les producteurs, seront à tout instant contrôlées et exécutées par les producteurs eux-mêmes (par exemple les navires déverseront immanquablement leur pétrole en mer tant qu'ils ne seront pas sous l'autorité de réels soviets de marins). Pour décider et exécuter tout cela, il faut que les producteurs deviennent adultes : il faut qu'ils s'emparent tous du pouvoir.

L'optimisme scientifique du XIXe siècle s'est écroulé sur trois points essentiels. Premièrement, la prétention de garantir la révolution comme résolution heureuse des conflits existants (c'était l'illusion hégélo-gauchiste et marxiste ; la moins ressentie dans l'intelligentsia bourgeoise, mais la plus riche, et finalement la moins illusoire). Deuxièmement, la vision cohérente de l'univers, et même simplement de la matière. Troisièmement, le sentiment euphorique et linéaire du développement des forces productives. Si nous dominons le premier point, nous aurons résolu le troisième ; et nous saurons bien plus tard faire du second notre affaire et notre jeu. Il ne faut pas soigner les symptômes mais la maladie même. Aujourd'hui la peur est partout, on n'en sortira qu'en se confiant à nos propres forces, à notre capacité de détruire toute aliénation existante, et toute image du pouvoir qui nous a échappé. En remettant tout, excepté nous-mêmes, au seul pouvoir des Conseils des Travailleurs possédant et reconstruisant à tout instant la totalité du monde, c'est-à-dire à la rationalité vraie, à une légitimité nouvelle.

En matière d'environnement « naturel » et construit, de natalité, de biologie, de production, de « folie », il n'y aura pas à choisir entre la fête et le malheur mais consciemment et à chaque carrefour, entre mille possibilités heureuses ou désastreuses, relativement corrigibles et, d'autre part, le néant. Les choix terribles du futur proche laissent cette seule alternative : démocratie totale ou bureaucratie totale. Ceux qui doutent de la démocratie totale doivent faire des efforts pour se la prouver à eux-mêmes, en lui donnant l'occasion de se prouver en marchant ; ou bien il ne leur reste qu'à acheter leur tombe à tempérament, car « l'autorité, on l'a vue à l'œuvre, et ses œuvres la condamnent » (Joseph Déjacque).

« La révolution ou la mort », ce slogan n'est plus l'expression lyrique de la conscience révoltée, c'est le dernier mot de la pensée scientifique de notre siècle. Ceci s'applique aux périls de l'espèce comme à l'impossibilité d'adhésion pour les individus. Dans cette société où le suicide progresse comme on sait, les spécialistes ont dû reconnaître, avec un certain dépit, qu'il était retombé à presque rien en mai 1968. Ce printemps obtint aussi, sans précisément y monter à l'assaut, un beau ciel, parce que quelques voitures avaient brûlé et que toutes les autres manquaient d'essence pour polluer. Quand il pleut, quand il y a de faux nuages sur Paris, n'oubliez jamais que c'est la faute du gouvernement. La production industrielle aliénée fait la pluie. La révolution fait le beau temps.

# GUY DEBORD

## The sick planet.

Text written for n°13 - never published - of the review *Internationale situationniste*.

"Pollution" is today fashionable, exactly in the same way as revolution (*note for this digital edition: this fashion has gone out of fashion. The revolution has disappeared from the spectacle, which believes that it has disappeared*): it dominates the whole life of society, and it is represented in illusory form in the spectacle. It is the subject of mind-numbing chatter in a plethora of erroneous and mystifying writing and speech, yet it really does have everyone by the throat. It is on display everywhere as ideology, yet it is continually gaining ground as a material development. Two antagonistic tendencies, progression towards the highest form of commodity production and the project of its total negation, equally rich in contradictions within themselves, grow ever stronger in parallel with one other. Here are the two sides whereby a sole historical moment, long awaited and often described in advance in partial and inadequate terms, is made manifest: the moment when it becomes impossible for capitalism to carry on working.

A time that possesses all the technical means necessary for the complete transformation of the conditions of life on earth is also a time—thanks to that same separate technical and scientific development—with the ability to ascertain and predict, with mathematical certainty, just where (and by what date) the automatic growth of the alienated productive forces of class society is taking us: to measure, in other words, the rapid degradation of the very conditions of survival, in both the most general and the most trivial senses of that term.

Backward-looking gas-bags continue to waffle about (against) the aesthetic criticism of all this, fancying themselves clear-eyed and modem and in tune with their times when they argue that motorways, or the public housing of a place like Sarcelles, have their own beauty—a beauty preferable after all to the discomforts of 'picturesque' old neighbourhoods. These 'realists' solemnly observe that the population as a whole, pace those nostalgic for 'real' cooking, now eat far better than formerly. What they fail to grasp is that the problem of the degeneration of the totality of the natural and human environment has already ceased to present itself in terms of a loss of quality, be it aesthetic or of any other kind; the problem has now become the more fundamental one of whether a world that pursues such a course can preserve its material existence. In point of fact, the impossibility of its doing so is perfectly demonstrated by the entirety of detached scientific knowledge, which no longer debates anything in this connexion except for the length of time still left and the palliative measures that might conceivably, if vigorously applied, stave off disaster for a moment or two. This science can do no more than walk hand in hand with the world that has produced it—and that holds it fast-down the path of destruction; yet it is obliged to do so with eyes open. It thus epitomizes—almost to the point of caricature—the uselessness of knowledge in its unapplied form.

Admirably accurate measurements and projections are continually being made concerning the rapid increase in the chemical pollution of the breathable atmosphere, as of rivers, streams and, already, oceans; the irreversible accumulation of radioactive waste attending the development

of nuclear power for so-called peaceful purposes; the effects of noise; the pervasion of space by plastic junk that threatens to turn it into an everlasting refuse dump; birth rates wildly out of control; the demented vitiation of foodstuffs; the urban sprawl everywhere overrunning what was once town and countryside; and, likewise, the spread of mental illness—including the neurotic fears and hallucinations that are bound to proliferate in response to pollution itself, the alarming features of which are placarded everywhere—and of suicide, whose rate of increase precisely parallels the accelerating construction of this environment (not to mention the effects of nuclear or bacteriological warfare, the wherewithal for which is already to hand, hanging over us like the sword of Damocles, even though it is, of course, avoidable).

In short, if the scope and even the reality of the ‘terrors of the year 1000’ are still a subject of controversy among historians, terror of the year 2000 is as patent as it is well founded; indeed, it is now based on scientific certainty. At the same time, what is happening is by no means fundamentally new: rather, it is simply the ineluctable outcome of a longstanding process. A society that is ever more sick, but ever more powerful, has recreated the world—everywhere and in concrete form—as the environment and backdrop of its sickness: it has created a sick planet. A society that has not yet achieved homogeneity, and that is not yet self-determined, but instead ever more determined by a part of itself positioned above itself, external to itself, has set in train a process of domination of Nature that has not yet established domination over itself. Capitalism has at last demonstrated, by virtue of its own dynamics, that it can no longer develop the forces of production—and this, not in a quantitative sense, as many have taken it, but rather in a qualitative one.

For bourgeois thought, however, speaking methodologically, only the quantitative is valid, measurable and efficient, whereas the qualitative is no more than vague subjective or artistic decoration of the really true, which is gauged solely by its actual *avoir-dupois*. For dialectical thought, by contrast, and hence for history and for the proletariat, the qualitative is the most decisive dimension of real progress. That is what capitalism, on the one hand, and we, on the other, will eventually have demonstrated.

The masters of society are now obliged to speak of pollution, both in order to combat it (for after all they live on the same planet as we do—which is the only sense in which it may be said that the development of capitalism has in effect brought about a measure of class fusion) and in order to conceal it, for the plain fact that such harmful and dangerous trends exist constitutes an immense motive for revolt, a material requirement of the exploited just as vital as the struggle of nineteenth-century proletarians for the right to eat. Following the fundamental failure of the reformisms of the past—all of which without exception aspired to the definitive solution of the problem of class—a new kind of reformism is heaving into view which answers to the same needs as the earlier varieties, namely the oiling of the machine and the opening up of new profitable areas to cutting-edge enterprises. The most modern sector of industry is racing to get involved with the various palliatives to pollution, seeing these as so many new opportunities made all the more attractive by the fact that a good part of the capital monopolized by the state is available for investment and manipulation in this sphere. While this new reformism is guaranteed to fail for exactly the same reasons as its predecessors, it differs radically from them in that it has run out of time.

The growth of production has until now entirely confirmed its nature as the realization of political economy: as the growth of poverty, which has invaded and laid waste the very fabric of life. A society where the producers kill themselves working, and can do nothing but contemplate the product of their labour, now allows them in all transparency to see—and breathe—the general result of alienated labour, which has proven equally lethal. This society is ruled by an overdeveloped economy which turns everything—even spring water and city air—into economic

goods, which is to say that everything has become economic ill—that ‘complete denial of man’ which has now reached its perfect material conclusion. The conflict in capitalism between modern productive forces and the relations of production, whether bourgeois or bureaucratic, has entered its final stage. The rate of production of non-life has risen continually on its linear and cumulative course; a final threshold having just been passed in this progression, what is now produced, directly, is death.

Throughout a world where employers wield all the power thanks to the institution of labour as a commodity, the ultimate, acknowledged and essential function of the developed economy of today is the production of employment. A far cry indeed from the ‘progressive’ nineteenth-century expectation that science and technology would reduce human labour by increasing productivity, and thus more easily satisfy the needs heretofore deemed real by all, without any fundamental change in the quality of the goods made available to that end. It is for the sake of ‘creating jobs’ (even in country areas now devoid of peasants), that is to say for the sake of using human labour as alienated labour, as wage-labour, that everything else is done; and hence that, stupidly, the very foundations of the life of the species—at present even more fragile than the thinking of a Kennedy or a Brezhnev—are put at risk.

The old ocean itself cares naught for pollution, but history is by no means indifferent to it. History can be saved only by the abolition of labour as a commodity. And historical consciousness has never been in such great and urgent need of mastering its world, for the enemy at its gates is no longer illusion but its own death.

When the pitiful masters of a society whose wretched destiny is now discernible—a fate far worse, be it said, than those evoked in the fulminations of even the most radical Utopians of an earlier time—are obliged to admit that our environment has become a social issue, and that the management of everything has become directly political, right down to the herb of the fields and the possibility of drinking water, sleeping without pills or washing without developing sores—in such circumstances, it is obvious that the old specialized politics must perforce declare itself utterly bankrupt.

Bankrupt, indeed, in the supreme expression of its voluntarism, namely the totalitarian bureaucratic power of the so-called socialist regimes, where the bureaucrats in power have proved incapable of managing even the previous stage of the capitalist economy. If these regimes pollute much less (the United States alone produces 50 per cent of worldwide pollution), it is simply because they are much poorer. A country such as China, if it is to retain respect as a power among impoverished nations, has no choice but to sacrifice a disproportionate part of its slim budget to the generation of a decent quantity of pollution, as for example, to the (re)discovery or touching-up of the technology of thermonuclear war (or, more precisely, of the terrifying spectacle of thermonuclear war). Such a high quotient of poverty, both material and mental, buttressed by so much terror, amounts to a death warrant for the bureaucracies presently in power. What dooms the most modern forms of bourgeois power, by contrast, is a surfeit of wealth that is in effect poisoned. The supposedly democratic management of capitalism, in any country, offers nothing except the electoral victories and defeats that—as has always been obvious—have never changed anything in general and precious little in particular with respect to a class society which imagines that it can last forever. Nor do elections change anything more on those occasions when the system of management itself enters a crisis and affects to desire some vague kind of guidance in the resolution of secondary but urgent problems from an alienated and stupefied electorate (as in the United States, Italy, Great Britain or France). All the experts have long noted—without bothering to explain the fact—that voters almost never change their ‘opinions’, the reason being that voters are people who for a brief instant assume an abstract role that is designed, precisely, to prevent them from existing in their own



right and, hence, from changing. (This mechanism has been analysed countless times by demystified political science and by revolutionary psychoanalysis alike.) Nor are voters more likely to change because the world around them is changing ever more precipitately: qua voters, they would not change even if the world was coming to an end. Every representative system is essentially conservative, whereas the conditions of a capitalist society have never been susceptible of conservation. They are continually, and ever more rapidly, undergoing modification, but decisions in this regard—which always ultimately favour giving the market economy its head—are left entirely to politicians who are no more than publicists, whether they run uncontested or against others who are going to do just the same thing—and say so loudly. And yet the person who has just voted ‘freely’ for the Gaullists or for the French Communist Party, just like someone who has been forced to vote for a Gomulka, is quite capable of showing who they really are a week later by taking part in a wildcat strike or an insurrection.

In its state-run and regulated form, the ‘fight against pollution’ is bound, at first, to mean no more than new specializations, ministries, jobs for the boys and promotions within the bureaucracy. The fight’s effectiveness will be perfectly consonant with that approach. It will never amount to a real will for change until the present system of production is transformed root and branch. It will never be vigorously carried on until all pertinent decisions, made democratically and in full knowledge of the issues by the producers, are permanently monitored and executed by those producers themselves (oil tankers will inevitably spill their cargo into the ocean, for example, until they are brought under the authority of authentic sailors’ soviets). Before the producers can rule and act on such questions, however, they must become adults: they must, all of them, seize power.

Nineteenth-century scientific optimism foundered over three main issues. The first was the claim that the advent of revolution was certain, and that it would ensure the happy resolution of existing conflicts; this was the left-Hegelian and Marxist illusion, the least acutely felt among the bourgeois intelligentsia, but the richest, and ultimately the least illusory. The second issue was a view of the universe, or even simply of matter, as harmonious. And the third was a euphorically linear conception of the development of the forces of production. Once we come to terms with the first issue we shall deal by extension with the third, thus enabling us, albeit much later, to address the second, to make it into that which is at stake for us. It is not the symptoms but the illness itself that must be cured. Today, fear is everywhere and we shall escape it only through our own strength, our own ability to destroy every existing kind of alienation and every image of the power that has been wrested from us: only by submitting everything except ourselves—to the sole power of workers’ councils, possessing and continually reconstructing the totality of the world—by submitting everything, in other words, to an authentic rationality, a new legitimacy.

As for the ‘natural’ and the man-made environment, as for birth rates, biology, production, ‘madness’ and so on, the choice will not be between festival and unhappiness but, rather, consciously and at every turn in the road, between a myriad of possibilities on the one hand, happy or disastrous but relatively reversible, and nothingness on the other. The terrible choices of the near future, by contrast, amount to but one alternative: total democracy or total bureaucracy. Those with misgivings about total democracy should try to test its possibility for themselves by giving it a chance to prove itself in action; otherwise, they might as well pick themselves a tombstone, for, as Joseph Dejacque put it, ‘We have seen Authority at work, and its work condemns it utterly.’

The slogan ‘Revolution or Death!’ is no longer the lyrical expression of consciousness in revolt: rather, it is the last word of the scientific thought of our century. It applies to the perils facing the species as to the inability of individuals to belong. In a society where it is well known that the suicide rate is on the increase, the experts had to admit, reluctantly, that during

May 1968 in France it fell to almost nil. That spring also vouchsafed us a clear sky, and it did so effortlessly, because few cars were burnt and the shortage of petrol prevented the others from polluting the air. When it rains, when there are clouds of smog over Paris, let us never forget that it is the government's fault. Alienated industrial production makes the rain. Revolution makes the sunshine.